

Ptérosaure

Sandra Gordon

Numéro 128, février 2011

Arbres

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64605ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gordon, S. (2011). Ptérosaure. *Moebius*, (128), 105–108.

SANDRA GORDON

Ptérosaure

Quand on roule en famille, à bord de notre *station wagon* dont la carrosserie est recouverte de superbes plaques de vinyle imitation de bois, mon frère et moi tentons de prédire l'avenir selon la couleur des voitures qui nous doublent. Rouge, on pourra choisir ce qu'on veut au dépanneur; bleu, papa nous fera conduire sur ses genoux; noir, on sera obligés de se coucher de bonne heure. C'est nul, mais ça passe le temps. C'est à ça qu'on joue mon frère et moi quand on s'emmerde. À ce genre de jeux.

Pendant les vacances, au camping, on essaie de faire parler les arbres alors qu'on se trouve à la plage. C'est pas évident. Notre jeu consiste à observer les bouts de bois le long de la grève en devinant leur historique, leur passé, ce qui les a amenés à aboutir là. Celui qui invente l'histoire la plus originale gagne. C'est très subjectif parce qu'on n'a pas de juges pour trancher, mais en général on s'entend assez bien sur le verdict: mon frère gagne tout le temps, et à n'importe quel jeu. Je n'ai pas envie de perdre mon temps à m'obstiner avec lui. Je le concède, il est plus fantaisiste que moi. Ça doit être à cause des pilules qu'il prend deux fois par jour. Parfois c'est trois, quand ça se corse.

Mes parents disent que c'est important qu'il les prenne, ses médicaments: « Il a trop d'imagination, c'est pour ça. » C'est une façon de dire qu'il n'est pas normal. Moi je suis trop terre à terre. Je suis une enfant *ordinaire* alors que mon frère est *spécial*. C'est une manière sympathique de dire qu'il lui manque une case. Ou qu'il les accumule sans trop savoir quoi en faire.

À un moment donné, on est tombés sur un morceau de bois presque blanc, et pointu. De la grosseur de mon avant-bras. Il ressemblait à une épée. J'ai perdu. Mon frère a élaboré une histoire de dinosaure volant : « C'est pas un dinosaure, niaiseuse, c'est un ptérosaure ! » qui dormait sur un nuage, « le gros nuage là-bas, tu le vois, en forme de char d'assaut ? », et le fameux dinosaure en question avait perdu une dent. Une grosse canine qu'il avait minutieusement placée sous son oreiller la veille. Or à cause d'un vent violent ou je ne sais plus quoi, elle était tombée du ciel. Mon frère a enchaîné sur le désarroi de la pauvre bête qui n'allait pas être récompensée par Son Altesse Dentaire. Alors j'ai répliqué :

— Une histoire de fée des dents ? Pfff. C'est pas ce qu'il y a de plus original.

Mon frère a saisi le morceau de bois sans dire un mot, et me l'a planté dans le pied. J'ai perdu connaissance.

Ma mère ne s'était pas étonnée outre mesure.

— Je comprends pas. Il a pourtant pris ses médicaments ce matin. Il me semble en tout cas...

Elle m'enroulait les orteils dans de la gaze. La pointe de l'épée n'avait pas atteint une zone dramatique, heureusement, mais ça saignait pas mal et c'était suffisant pour me tirer quelques larmes. La douleur était vive. Mon père a suivi la scène de loin en descendant le contenu de sa bière. Il a craché :

— Augmente sa dose, sacrement ! On est en vacances. On peut-tu avoir des vacances comme du monde ?

Par là il fallait comprendre « comme du monde ordinaire ». Un monde ordinaire dont je faisais partie, contrairement à mon frère. J'ai pris ça pour un compliment et j'ai essuyé mes larmes discrètement avec la manche de mon gilet. Pour un instant je me suis sentie comme une enfant unique. Mais ça n'a pas duré longtemps.

Quand j'ai revu mon frère, plus tard dans l'après-midi, il se tenait debout au-dessus de moi et me cachait le soleil. Ses cheveux blonds brillaient dans la lumière tandis que je n'arrivais pas à cerner les traits de son visage. Il ne lui est même pas venu à l'idée de s'excuser pour ce qu'il avait fait. Nan. Il souriait.

— Regarde ce que j'ai trouvé !

Il a ouvert sa main et a laissé tomber une poignée de pièces de monnaie sur mon ventre. Ça et du sable. Certaines pièces ont roulé et sont tombées sur ma serviette de plage. Il a ajouté :

— J'ai rencontré la fée des dents.

Je savais que maman avait flanché. C'était son genre. Mais encore :

— Pis la fée des dents m'a dit que toi, t'en aurais pas.

Ça aussi c'était son genre. Mais c'était le genre de papa d'être le justicier de service. Je savais qu'il allait sûrement me refiler des sous plus tard dans la soirée. J'ai regardé mon frère droit dans les yeux et j'ai dit :

— Ça te tenterait pas de te transformer en dinosaure volant et d'aller voler par là-bas ?

— Pté-ro-sau-re. Où ça ?

— J'sais pas...

J'ai réfléchi rapidement. Je me suis soulevée un peu et j'ai plissé les yeux en regardant vers l'extrémité de la plage, là où s'arrêtait le terrain appartenant au camping et où commençait une propriété privée donnant sur une falaise qui devait faire en hauteur vingt fois la chaise du sauveteur. Pour s'y rendre, il fallait grimper une clôture Frost en métal déglinguée et marcher l'équivalent d'au moins cinq ou six allers-retours entre le casse-croûte et notre campement. Le sentier, si on pouvait l'appeler ainsi, était jonché de chicots morts, de souches pourries et de mauvaises herbes. Un terrain vague semé d'embûches et d'obstacles à caractère dangereux qui ne donnaient pas tellement envie de s'y aventurer. Mais pour un gamin téméraire un peu débile qui s'ennuyait, c'était le summum.

— Hum. Genre là-bas ? Paraît que c'est de là-bas qu'ils partent, les dinosaures. Pour se donner un *swing*.

C'est la dernière fois que j'ai joué avec mon frère.

Quand ils ont retrouvé son corps, plus loin sur la grève, un corbeau picossait dedans. Paraît que son corps était tout boursoufflé. Je le sais parce que ma mère n'arrête pas de le hurler depuis des jours. C'est à son tour de prendre des pilules. Mon père, lui, reste silencieux comme une roche.

Une semaine après l'enterrement de mon frère, mes parents ont organisé une vente de garage. C'est la jeune

famille au bout de la rue qui a hérité de notre équipement de camping. Quand le monsieur a sorti ses billets, mon père a changé d'idée. Il a froncé les sourcils avant de faire le geste d'arrêter avec sa main. « C'est beau, laisse faire », qu'il a dit. L'argent lui importait peu. Je pense que ce n'était pas une question de générosité ou d'altruisme ce qu'il faisait là, non, je sens qu'à ce moment-là, mon père a fait le deuil qu'il souhaitait faire depuis longtemps. Comme si un poids énorme s'était détaché de ses épaules.

Dans le jardin, entre les rosiers et la balançoire, ma mère a planté un érable à la mémoire de mon frère. Moi, j'ai eu droit à une bicyclette neuve. Et je peux la laisser traîner où je veux. Même dans l'entrée. Parce qu'elle est vide. C'est que mon père, voyez-vous, a aussi décidé de vendre notre voiture. Pour en acheter une autre. Moins grosse, et plus économique. « Avec une charpente plus solide », que je l'ai entendu dire à maman. J'ai aussitôt fermé les yeux pour mieux voir dans ma tête, et j'ai aperçu les panneaux latéraux en imitation de bois de notre *station wagon*.

Ils vont me manquer, que je me suis dit.

Ouaip.